

ÉVÉNEMENT

Agnès Jaoui

Un rythme à soi

Dans *Ma vie ma gueule*, vu à la Quinzaine des cinéastes et qui sortira le 18 septembre, Agnès Jaoui impose un jeu électrique, saccadé, où les accélérations brusques de la diction servent de préludes à des arrêts inattendus. Ces phases de mouvements désaccordés et de gestes imprévisibles ne servent pas à construire un climax dramatique. Bien au contraire, elles perturbent la diction et s'imposent au sein des dialogues. L'actrice les fait durer plus que de mesure avant de porter les répliques vers une zone grise où elles paraissent s'émietter et s'évanouir, laissant place au trouble et au silence. Elle impose une présence au monde et au langage qui s'émancipe de tout naturalisme psychologique, installant un rythme extrêmement étrange qui la détache d'un monde ressemblant à la réalité. L'angoisse qui saisit son personnage de Barberie Bichette s'incarne par petites touches, entre étonnement et tremblements.

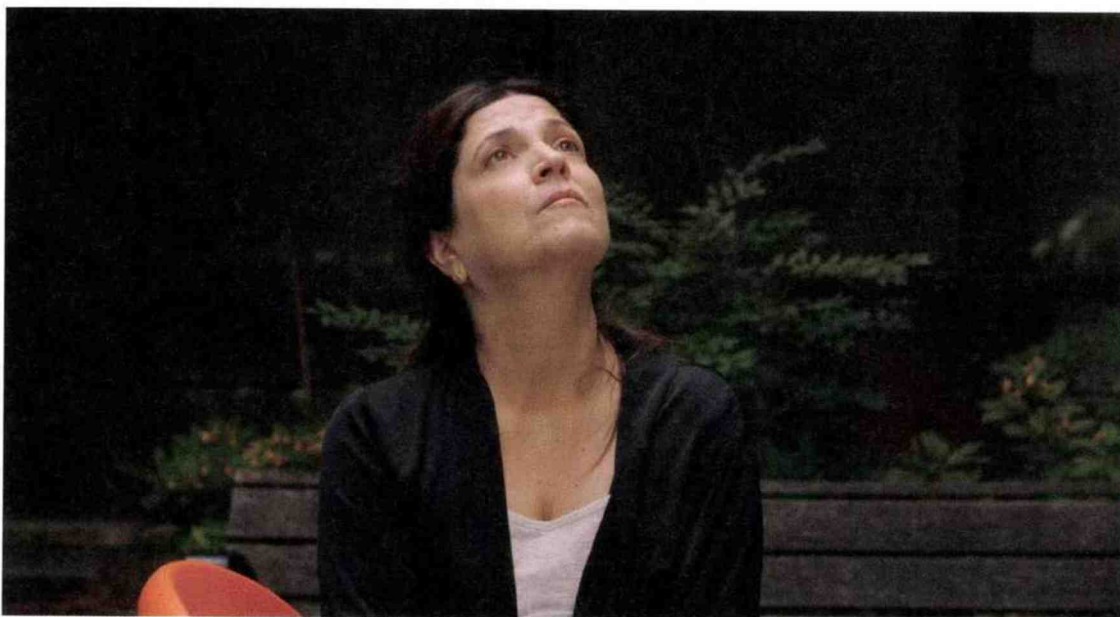
Est-ce encore un jeu comique ? En tout cas, ce jeu s'accorde très bien à la comédie. Le duo avec Benoît Poelvoorde dans *Sur la branche* de Marie Garel-Weiss (2023) fonctionne de façon assez convaincante car, dans les deux cas, une réticence menace sans cesse de conduire vers un débordement et un effondrement, lui dans l'excès et la fureur, elle par une forme d'arrêt, de suspension mutique. Ses accès burlesques ne cherchent pas le gag, mais témoignent d'une attention affectueuse envers ceux qui l'entourent. Jaoui se montre ainsi très à l'aise pour inscrire son personnage dans un horizon mélodramatique, sans trop forcer, tel ses rôles

récents dans *La Vie de ma mère* de Julien Carpentier (2024) ou même *Le Dernier des juifs* de Noé Debré (2023).

Même seule, elle semble s'adresser à quelqu'un ; à l'inverse, devant un interlocuteur, elle donne l'impression de parler à des revenants. C'est ainsi qu'elle parle à Alain Chabat dans *Le Goût des autres* (2000), le premier film qu'elle réalise : « On se connaît ?, demande-t-il. — On a couché ensemble il y a longtemps, mais c'est pas grave. » L'entrée dans le film se fait par le mot d'auteur, mais avec ce personnage qui a peur de passer à côté d'une histoire d'amour, elle déploie une vive sensibilité, tout en pauses et en non-dits.

À l'occasion d'*On connaît la chanson* (1997), qu'elle coécrit, Alain Resnais lui offre déjà une grande gamme de nuances, de l'amoureuse à la colérique en passant par la rêveuse et la dépressive. La stupeur qui brise parfois son jeu correspond alors à un déchirement momentané. Aujourd'hui, Jaoui part de la déchirure et de l'inquiétude et multiplie les états du personnage dans la même scène jusqu'à la fragmentation pour faire jaillir in fine, grâce à ces fêlures, une forme de lumière : d'une sensualité renoirienne dans *Comme un avion* de Bruno Podalydès (2015) ; voilée mais accueillante dans la scène finale de *Ma vie ma gueule*, où le jeu s'adoucit dans une forme de solitude partagée. ■

J.-M. S.

Agnès Jaoui dans *Ma vie ma gueule* de Sophie Fillières (2024).

© CHRISTIAN M. JULY